

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Bien que la température soit encore assez douce, les modes d'hiver commencent à se dessiner et l'on voit apparaître partout des choses charmantes.

En étoffes pour robes, la maison *Gagelin* vient de mettre en vente des nouveautés tout à fait exceptionnelles, parmi lesquelles voici ce que j'ai surtout remarqué :

Une moire antique vert impérial, traversée de colonnes de très gros pois noirs de couleur tranchante sur le fond. Cette disposition est une des plus remarquables nouveautés de la saison ; elle est excessivement distinguée et se fait en toutes nuances.

Viennent ensuite des robes Pompadour, à volants semés de fleurettes fraîches et mignonnes, qui sont d'une ravissante coquetterie ; de beaux taffetas à losanges *camaïeux*, de deux nuances ; des gros de Tours, avec volants, bordés de larges bandes en velours frangé ; des étoffes d'une magnificence inouïe, les unes à larges rayures, les autres à dessins courants ; enfin les robes *Memphis*, qui sont ce que l'on peut voir de plus merveilleux. La jupe, du haut en bas, se compose d'espèces de pyramides formées par des guirlandes aux couleurs fines, variées et chatoyantes, dont l'effet est d'une richesse indescriptible. Je dois encore mentionner les robes *neige*, à trois volants enrichis de dessins en peluche. C'est une haute nouveauté qui revient de droit aux grandes dames, car elle a un véritable cachet aristocratique et digne du bon goût que l'on remarque sans cesse dans tout ce qui sort de la maison *Gagelin*.

Je dois aussi vous décrire la robe *Marguerite de Valois*, qui fait exception aux choses ordinaires, autant par la disposition de l'étoffe que par la façon dont elle est employée ; c'est une délicieuse création, dont nous vous donnerons du reste le modèle sur une de nos prochaines gravures.

Ce corsage est pris dans la jupe même et il en dépend complètement, ne faisant qu'un avec elle. La taille est admirablement dessinée par des bordures tissées exprès dans l'étoffe. Ces bordures se posent à partir de la carrure des épaules, comme ferait un poignet à un corsage carré, et descendent jusqu'au bas de la basquine, dont le contour est tracé par une jolie frange, sur laquelle de place en place se trouve un double gland. Le haut du corsage est plat. Les manches ont un petit bouillonné en haut, puis elles sont

ajustées jusqu'au coude. Là encore un bouillonné plus gros, ensuite elles descendent tout à fait à plat, comme les hauts poignets que l'on portait autrefois.

Je dois ajouter que cette robe est à disposition et à double jupe. Au bas de la première il y a une frange, semblable à celle qui orne la basquine ; à la seconde se trouvent de larges rayures.

Je n'ai vu ce ravissant modèle que dans la maison *Gagelin* et j'en ai été si enthousiasmée, que je me suis empressée de le consigner sur mes tablettes pour vous le décrire. Rien ne donne à la taille plus d'élégance et de grâce.

Ainsi que je l'ai dit déjà, les chapeaux restent petits sur les joues, mais ils avancent davantage dans le milieu de la passe, et ces dernières sont toutes très ornées dessus et dessous.

Madame *Alexandrine*, qui a toujours en modes des créations féeriques, vient d'appliquer aux chapeaux d'hiver son joli modèle *Paméla*. Il s'exécute indifféremment en velours et en étoffe. Celui que j'ai vu en velours était gros-bleu, orné de dentelle noire. Une seule rose était posée de côté sur la passe. Une traverse de velours devait encadrer le haut du front.

L'autre modèle *Paméla* était blanc, en étoffe résille. La passe et la calotte étaient en étoffe et le fond du chapeau en tulle. Une belle blonde capricieusement contournée en formait l'ornement. D'un côté il y avait une plume blanche, et sous la passe des grappes tombantes. Ce chapeau est d'une suprême élégance.

Les bavolets sont excessivement hauts, plissés à gros plis et se tenant très roides. La plupart sont en outre bordés d'une blonde ou d'une dentelle noire, selon que l'une ou l'autre entre dans l'ornement du chapeau. Cette blonde est large de trois doigts au moins.

Madame *Alexandrine* fait, pour négligé du matin, d'élégantes capotes, avec lesquelles bien des femmes se pareraient le soir. J'en ai remarqué une en gros de Naples bleu de France. La passe était en velours noir. Au bord, dessus et dessous, il y avait des ruches de blonde. Une autre capote, en satin vert, avait un fond fuyant, plat, capricieusement couvert de velours coquillés et entrelacés les uns dans les autres. Le ruban de la capote était à damiers verts et noirs. Sous la passe, il y avait de charmantes fleurs en velours ponceau. Sur le front, une traverse en velours de même couleur, dont les deux bouts se croisaient et étaient retenus par une petite boucle d'acier posée de côté. Ce genre d'ornement est très en vogue, aussi bien pour les chapeaux que pour les coiffures. Une capote en taffetas rose de fantaisie en avait le fond tout couvert. Il s'y mêlait de la dentelle noire coquillée sous la passe ; au lieu de fleurs, il y avait

des espèces de grappes en velours rose, puis une traverse de velours semblable avec boucle.

En fait de coiffures, il faut signaler le bonnet *Valois*, qui figure tout à fait la *Marie-Stuart* devant. Le dessus est formé d'une étoile de dentelle noire ou blanche. Tout autour retombent des grappes de mugnets d'une couleur quelconque, soit rose, soit ponceau. Cette coiffure est d'une grande distinction.

J'ai remarqué encore plusieurs *cache-peignes* charmants, tous volumineux et ne couvrant que le derrière de la tête. Cela n'accompagne point assez le visage; mais enfin la mode le veut ainsi, et l'on sait que toute rébellion contre ses arrêts est inutile.

La coiffure *duchesse* est le *nee plus ultra* de l'élégance et porte dignement son titre. C'est un composé de dentelle d'or, avec plumes blanches et velours ponceau. De larges coques d'un côté, puis des pans qui retombent. La grâce ne se décrit pas, c'est quelque chose de vaporeux, d'immatériel comme l'esprit; aussi m'est-il impossible de vous bien rendre l'effet de cette délicieuse coiffure. Une plume, un nœud, une fleur, rien chez madame *Alexandrine* ne se pose comme partout; ses œuvres sont pleines de poésie, et je crois vraiment que la femme la plus laide subirait un avantageuse transformation par le seul contact des ravissantes fantaisies que renferment les salons de notre habile créatrice.

On portera, nous l'avons dit, beaucoup de basquines ornées d'effilés, et la passementerie jouera encore un très grand rôle dans tous les ornements de robes et de confectons. Pour nous tenir au courant des nouveautés de ce genre, nous avons eu recours à l'obligeance de M. *Audoyer*, car le magasin de la *Ville de Lyon* est un de ceux où l'on trouve les plus magnifiques assortiments en ce qui concerne ces articles. Voici ce que j'ai particulièrement remarqué comme haute nouveauté sortant du vulgaire et devant être adoptée de préférence.

D'abord de riches galons en guipure noire; puis, de hauts effilés avec mugnets et jais ou mugnets et perles, surmontés d'une guipure magnifique. Rien de plus joli, de plus élégant que ces ornements, qui ont un cachet de distinction tout particulier. La guipure, à laquelle se suspendent les mugnets et les perles de jais, est un vrai travail de fée à la fois solide, finement exécuté et d'un effet admirable; c'est l'idéal de la perfection.

Il y a aussi des effilés avec glands et guipure, sans mugnets; d'autres à fond résille ou à boucles. M. *Audoyer* possède un choix si varié de passementerie, qu'on serait fort en peine d'en faire la nomenclature exacte.

Pour ornements de robes, j'ai vu aussi des choses charmantes. Ce sont des galons variés, les uns avec pompons, d'autres à rosettes de couleur tranchante. Il s'en fait encore de fort jolis avec mélange de peluche ou de velours et à doubles effilés, qui donneront aux robes que l'on en ornara un relief charmant.

La plupart des manches se feront fermées pour toilette de ville. Après le modèle de celles du corsage *Marguerite de Valois* vient un autre genre. C'est une manche large, froncée du haut et du bas. En haut se trouve placé un petit jockey; au bas il y a un large parement retroussé, formant la pointe un peu arrondie sur le dessus du bras. Cette manche n'a guère que 10 centimètres de longueur en plus des pagodes ordinaires. Dessous, il faut de jolis bouffants.

Les corsages restent montants et les volants ne perdent rien de leur vogue, pourtant les jupes unies ne sont point exclues et cela se conçoit d'autant mieux, que certaines étoffes à fonds riches ne supporteraient aucun genre de garnitures. Ainsi il serait, par exemple, fort ridicule de mettre des volants à une robe de velours, ou même en moiré antique. Donc le goût de chaque personne pourra se satisfaire sans inconvénient. Puis, d'ailleurs, comme une femme a toujours plusieurs robes, témoin la fameuse comtesse de Lansfeld, qui en possédait, dit-on, trois cent soixante-cinq,

ce qui n'était pas trop pour son inconstance, on varie et l'on a à la fois des robes garnies et d'autres en étoffes qui se tiennent toutes seules et dont la somptuosité des dessins dispense de tous les ornements possibles.

Les canezous de tulle noir ou blanc, zébrés de velours ou de rubans de couleur, conservent leur vogue pour soirée et théâtre. J'en ai vu plusieurs chez madame *Colas*, qui ont une grâce extrême. J'y ai remarqué aussi des sous-manches d'une ravissante élégance, soit bouillonnées, soit à pignet et volants. J'ai constaté encore que les cols restent hauts et qu'il s'en fait toujours un grand nombre à pattes. Les fichus *Marie-Antoinette*, tout enjolivés de dentelles, de bouillons et de nœuds, sont de charmantes fantaisies, dont le succès va se maintenir longtemps. Le magasin de madame *Colas* est un de ceux qui donnent le ton pour la lingerie riche, et l'on y trouve constamment les plus jolis modèles qui se puissent créer.

Quoi de plus coquet que ces petits bonnets du matin, en mousseline de couleur, parfois rehaussés d'un ruban, soit capricieusement contournés sur le fond, soit figurant une guirlande de coques? Ce sont des riens cependant, mais ces riens deviennent quelque chose par le cachet de distinction que madame *Colas* sait donner à tout ce qui se fait chez elle.

La saison des bals approche, et c'est le cas de songer aux jolis corsets sans goussets de madame *Sophie Dumoulin*. Nous les avons recommandés souvent déjà et nous ne cesserons jamais de vanter leur coupe gracieuse. Ils prennent merveilleusement les contours de la taille, et toute femme qui les porte est habillée dans la perfection.

L'intérêt de votre beauté est certes aussi important que celui de vos grâces. Voilà pourquoi, mes chères lectrices, je vais vous rappeler quelques-unes des précieuses découvertes dues à M. *Legrand*, dont le magasin de parfumerie est un des plus renommés de notre capitale.

D'abord, voici la *muélosine* au quinquina, excellente préparation, dont la puissance est souveraine pour arrêter la chute des cheveux. Puis, le *vinaigre odzotique* hygiénique, qui sert pour la toilette. Son odeur est pleine de suavité; il remplace avantageusement la plupart des eaux spiritueuses que l'on emploie d'habitude, procure à la peau une fraîcheur agréable, et fait disparaître les rougeurs qui viennent parfois en ternir l'éclat. Pour les hommes, ce vinaigre est aussi fort salutaire après la barbe et le feu du rasoir. Quant aux essences et poudres à sachets, je crois que M. *Legrand* a réuni chez lui tous les parfums d'Orient. Il est breveté de S. M. l'Empereur des Français et de plusieurs cours étrangères; c'est assez dire de quelle importance est sa maison.

Avant de finir, je reviens aux objets de toilette, pour vous affirmer que l'on portera beaucoup de soieries cet hiver. C'est, du reste, ce qui est le plus élégant et en même temps le plus économique. Les étoffes de laine seront réservées aux toilettes du matin exclusivement et aux négligés d'intérieur.

L'Empereur Napoléon I^{er}, qui s'y connaissait en fait d'élégance, trouvait aussi que les robes de soie devaient l'emporter sur toutes les autres, et voici ce qu'il disait souvent aux dames de la cour: Soyez grandes et point mesquines dans vos dépenses pour vos habits, votre maison, vos ameublements. Point ou du moins très peu de ces mousselines anglaises qui entravent l'exécution de mon système continental en donnant au goût, à la mode, un autre moyen de se nourrir. Beaucoup de soieries pour chaque saison. Du velours pour l'hiver; du satin et puis du taffetas pour l'été. D'abord vous serez conséquentes, ensuite vous aurez de belles étoffes, bien épaisses pour le temps de la neige, et des étoffes légères pour les temps chauds où il faut de l'air autour de soi.

L'Empereur mettait une grande importance à ce que la cour fût somptueuse et magnifique, non-seulement sur un point, mais sur tous.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DES TOILETTES DE LA PLANCHE DES MODES

POUR L'HIVER DE 1855-1856.

CONFECTIONS ET ROBES DE LA MAISON DELISLE. — COIFFURES DE LA MAISON PLÉ-HORAIN.

MAURESQUE. — *Sortie de bal burnous* en tissu algérien à rayures satinées sur fond crêpé. Ce vêtement se fait aussi en peluche rayée. Les manches, très amples et très longues, sont rapportées sur l'épaule sous les glands qui retiennent le capuchon. Une série de glands garnit de chaque côté le devant. Ce vêtement est coupé en plein biais.

Robe en brocatelle Palmier. S. M. L'Impératrice en a fait l'acquisition à l'exposition de la maison Delisle.

Coiffure de bal et de cour. Une résille en velours *françoise*, quadrillée en losanges, forme le fond. Sur le bandeau devant est un rang de perles de moyenne grandeur, et sur chaque jonction de losanges une étoile de perles plus petites qu'au bandeau; de chaque côté est une agrafe de feuilles en velours assorti à la coiffure, et qui retient une couronne de petites plumes de têtes d'autruche d'un blanc fin, et dont les bouts roulent en dessous.

VICTORIA. — *Paletot* dont les manches font partie du dos et ne sont détachées que devant. Ce paletot en velours est orné d'une bordure en *oursikoff*, qui devant est posée en étoile et forme sur le dos un col en pointe; la pose de cette garniture est nouvelle et gracieuse. On peut la remplacer par de véritable fourrure. Les franges se composent de boules en soie chenillée enfilées sur un cordonnet.

Robe en brocatelle albanaise.

Chapeau en velours. Cinq biais contrariés forment la passe en se rejoignant, juste au milieu du dessus, l'un sur l'autre, et forment en descendant sur le bavolet la coupe *Paméla*. Le bavolet, qui prend du milieu de la calotte, est recouvert d'une dentelle noire de 15 centimètres de haut. Une dentelle noire à dents forme le bord à l'intérieur; le dessous est de blonde noire et blanche, et a d'un côté un nœud de ruban de velours ponceau assorti aux brides, lesquelles sont en n° 16 avec bords cannelés taffetas.

HISTORI. — *Manteau*. Le col, très grand, forme une pèlerine ajoutée, à pointe devant et derrière. Ce manteau se taille en *Talma* très ample, mais les bas du devant sont abattus en draperie, et une partie droite fixée dessous, de chaque côté, forme le devant sous les deux côtés drapés, en laissant passage aux bras. Frange grillée à boules chenillées avec glands en cordonnet.

Robe unie.

Chapeau de velours *double impérial*. Ce velours, article nouveau, est épinglé, mais à peu près vingt fois plus fin que le velours épinglé ordinaire. Le fond est mou et de forme bombée à plis; la passe est tendue et au pied de la passe, à la naissance du bandeau, est une haute blonde blanche et noire, posée *badinée*, qui revient sur les brides en faisant de gros plis. Le dessous est de blonde blanche avec de petites plumes d'autruche *bleu-Louise* en guise de fleurs. Brides en taffetas avec une bande de 2 centimètres de velours sur un des côtés du ruban.

IMPÉRATRICE. — *Basquine* ajustée, en velours brodé au passé mélangé de jais. La manche, courte et ronde, s'arrête au coude; elle se continue par une haute dentelle, très amplement froncée. Une dentelle est posée en fichu devant et derrière, large sur les épaules, puis en *diminutif* dans le bas. A l'aide de cet ornement, la basquine peut n'être que demi-juste à la taille.

Deux dentelles terminent la basquine. Partout les dentelles sont montées sous un cordon de jais.

Robe en pékin du sérail, velours et satin.

Chapeau de velours pensée *Eugénie*, tout tendu; le bavolet est de trois pièces: une pareille de chaque côté, et celle du milieu formant garniture sur les côtés; un apprêt de dentelle, prenant sur le milieu du chapeau, vient descendre sous la troisième pièce du bavolet, et la dépasse de toute sa hauteur. Dans les creux de l'apprêt bavolet, des petites têtes de plumes d'autruche, moitié pensée, moitié noire. Le dessous est de blonde et de petites plumes; brides en velours n° 16 assorties au chapeau.

CRIMÉEN. — *Manteau* en basin de laine, grosse étoffe de laine à larges côtes et très chaude, dont l'envers, en gros cachemire laineux, n'a pas besoin de doublure. Ce manteau est taillé en plein biais dans le dos; il a de grandes manches qui se confondent derrière avec les plis du manteau, de façon à lui donner, de dos, l'apparence d'un *Talma*.

Le côté gauche croise devant sur le côté droit, sur lequel il est boutonné.

Le côté qui croise en dessus part arrondi de l'encolure, et descend, en s'arrondissant, sur le devant de droite, qui est carré.

L'ornement se compose de galons brochés, posés en entrelacement.

Robe *Melpomène*.

Chapeau velours *Schamyl*. Le chapeau est tout tendu; toute la calotte et le bord de la passe sont couverts du même apprêt en dentelle noire et blanche. Sur les côtés, très bas, un chou de même dentelle. Le dessous, très fourni, est de blonde toute blanche; il a d'un côté un nœud n° 4, et de l'autre un nœud n° 16, à cinq coques, assortis aux brides, qui sont de deux nuances, *Schamyl* et *bleu Louise*. Le *bleu Louise* est moucheté (la nuance *Schamyl* est presque vanille).

JENNY-BELL. — *Manteau* pour toilette simple et pour jeune personne. Il est en velours, garni sur tous les bords et sur toutes les coutures d'un galon posé à plat. Le col, ajusté, forme, devant comme au revers et derrière, un col en pointe. (Voir notre grand patron et son explication.)

Robe *Jaguarita*.

Chapeau de velours noir. Au pied de la passe, et retombant en arrière, est une dentelle de 20 centimètres de haut; sur le côté est un oiseau de plumes. Le dessous, de blonde, est mélangé de fleurs ponceau en velours. Brides taffetas à bandes de velours.

PATRONS DU MONITEUR DE LA MODE.

CÔTÉ N° 1.

Patron du corsage représenté sur notre gravure de modes n° 443.

Ce corsage, dessiné *montant*, se fera décolleté carrément en prenant pour contour le haut du velours qui est tracé sur le patron.

Devant, entre les deux velours qui bordent l'épaulette et descendent vers la taille, on pose trois velours en travers, et au milieu de chacun de ces velours on forme des nœuds plats composés de deux boucles avec un milieu.

La ceinture en velours est haute seulement de 3 centimètres, avec un nœud au milieu.

La manche forme, dans le haut, de gros plis plats indiqués par des lignes de points. La manche doit être froncée au milieu et vers le bas à partir de la lettre A; le volant de la manche se place au bas, et, comme elle, est froncé.

N° 1. Devant.

N° 2. Petit côté du dos.

N° 3. Dos.

N° 4. Moitié de la manche.

N° 5. Volant de la manche.

N° 6. Col-broche à exécuter en application de mouseline sur tulle de Bruxelles.

N° 7. Entre-deux guipure de Venise.

N° 8. Feston pour garnitures.

N° 9. Petit entre-deux au plumetis.

N° 10. Entre-deux au plumetis.

N° 11. Garniture de jupon en guipure.

CÔTÉ N° 2.

Patron du manteau *Jenny-Bell*, d'après la figure reproduite sur la gravure de ce numéro, communiqué par le rayon des confections de la maison *Delisle*.

Ce manteau se fait également en velours de soie, en drap velouté ou en drap simple.

N° 1. Devant de la manche.

N° 2. Côté formant le dessus de l'épaule et la manche; il se coud au patron n° 1, de A à B.

N° 3. Dos; à joindre au patron n° 2 de C à D.

Toutes ces pièces étant assemblées, on joindra le bas du n° 1, marqué D, aux deux parties marquées aussi D, depuis le bassin jusqu'à la fin des *croix* qui sont tracées.

N° 4. Col du manteau.

N° 5. Patron de chapeau d'hiver de la maison *Pié-Horain*.



JEANNE LA ROUSSE.

(Voyez le numéro précédent.)

En arrivant au pied de la petite colline sur laquelle était bâtie l'église du village, elle fut étonnée des signes de désolation et de la solitude étrange qu'elle rencontra autour d'elle : toutes les chaumières étaient fermées,

les fenêtres obscures, les cheminées sans fumée, les rues désertes. Tout ce qui, dans le village, était capable de porter les armes était parti : les femmes avaient accompagné leurs époux ou leurs pères, soit pour ne

plus les quitter, soit pour prolonger jusqu'aux villages voisins le moment douloureux des adieux.

A peine si quelques-unes — les plus jeunes et les plus vieilles — étaient restées, pleurant et priant, comme la mère de Jeanne, et offrant à Dieu le sacrifice de leurs vies pour le salut de tant de chères existences qui couraient affronter la mort.

A peine si, de loin en loin, une pâle clarté, tremblant derrière les vitres d'une chaumière écartée, attestait que là le grand âge ou les infirmités retenaient quelque habitant du village, impuissant à s'associer autrement que par des vœux au succès de l'entreprise.

Elle s'en retourna toute consternée à la chaumière où la lumière l'avait avertie de loin que l'on veillait encore en l'attendant; elle y retrouva sa grand-mère et ses voisines, dans la même attitude pieuse et recueillie qu'elles avaient une heure auparavant et priant toujours avec ferveur. A l'entrée de Jeannette, elles se levèrent précipitamment et se pressèrent autour d'elle pour en obtenir des renseignements sur les événements de cette nuit de douleurs.

III.

LA GUERRE.

Je n'entreprendrai pas de décrire dans ses détails cette guerre de Vendée, si terrible et si désespérée, ni même de suivre dans leurs expéditions particulières la fortune des volontaires du village; assez d'autres et de plus capables se sont faits les Xénophons de cette campagne, et peu soucieux d'être historien, je le suis encore moins de retracer des lieux communs de champs de bataille, de désastres, de carnages, trop souvent et trop bien racontés.

Peu importe d'ailleurs au récit des faits que je me suis imposé la tâche de reproduire. Sera-t-il besoin de dire qu'à dater de ce moment il n'y eut plus dans le village ni gaieté, ni bonheur? De temps en temps, il est vrai, des cris de joie s'y faisaient entendre, quand un courrier des armées royalistes venait y porter la nouvelle d'un succès, d'une victoire; mais cette joie n'était jamais sans mélange.

La cloche de l'église avait perdu aussi son caractère et ses accents de prière ou de fête; elle ne faisait plus entendre sa voix argentine que pour convoquer les citoyens à la guerre et sonner le tocsin d'alarme.

Les soins et les travaux du labourage étaient délaissés; les jeunes gens n'étaient plus exercés à conduire la charrue ni à creuser le sillon bienfaisant; leurs mains inhabiles se formaient au maniement des armes; l'épée et le fusil avaient détrôné la bêche et le râteau, convertis, eux aussi, en instruments de mort. Les vieillards même, que leur âge et leur caducité empêchaient de se mêler activement aux batailles, s'occupaient à forger et à fourbir les armes de leurs fils.

Le souffle de la guerre avait passé sur toute cette race et changé les mœurs et les caractères.

Le bal du dimanche, ce bal si désiré, si couru, si aimé, n'existait même plus en souvenir: les musiciens qui l'animaient étaient devenus des hérauts de victoire ou de retraite.

Une expression de fatigue, d'abattement et de dou-

leur se lisait sur toutes les figures et accusait bien des jours de peine et des nuits sans sommeil.

Chaque jour apportait au village son contingent d'émotions et de terreurs: c'étaient de nouvelles rencontres entre les paysans et les troupes conventionnelles; quelque danger imminent couru par l'un des chefs, par un parent, par un ami; quelque défaite meurtrière, parfois une victoire chèrement achetée et plus regrettable qu'une défaite. Plus d'un brave gars du village gisait sans sépulture sur un champ lointain; d'autres revenaient sanglants, mutilés, faire panser leurs blessures et retournaient au combat et à la mort.

Les femmes avaient leur part et leur rôle dans toutes ces scènes désolantes; on les avait empêchées de suivre le gros de l'armée dont elles eussent pu retarder ou compromettre la marche, mais elles remplissaient au hameau tous les devoirs de leurs époux, montaient la garde l'arme au bras, faisaient des patrouilles qui n'étaient pas toujours de pure parade. Plusieurs d'entre elles, même déguisées en hommes, se mêlaient dans les rangs de leurs proches et partageaient avec eux les périls et les dangers, laissant leurs enfants à la garde de celles qui étaient restées.

Jeannette était de ces dernières: ses sentiments naturels lui imposaient des obligations plus pacifiques, et elle s'en acquittait avec dévouement et bonheur.

L'église du village avait été convertie en hôpital pour les blessés: le curé et un médecin spécialement affecté à ce service en avaient fait, à force de soins et de sacrifices, un des dépôts principaux pour les victimes de la guerre. L'hôpital le plus important et l'ambulance centrale des blessés vendéens étaient à Saint-Laurent, petite ville sur la Sèvre, où se trouvait établi également le rendez-vous général de l'institution des sœurs de la Charité. Cette communauté religieuse, attachée spécialement au service des blessés de Saint-Laurent et envoyée parfois à la suite des armées, ne pouvait étendre ses généreux et bienfaisants secours jusqu'à l'ambulance de l'église de notre village.

La position écartée du hameau lui épargna pendant quelque temps la présence des corps d'armée des deux partis et le spectacle des combats qui ensanglantaient le territoire des hameaux limitrophes. Il était placé loin de toute grande route et n'était guère visité que par les compagnies chargées de faire le fourrage et des recrues; mais bientôt, écrasés sous le poids des forces républicaines toujours plus puissantes et plus triomphantes, les guerriers de la Vendée avaient été successivement chassés de leurs retraites les plus reculées et refoulés jusque dans leurs derniers retranchements.

Le village devint le quartier général de l'un de ces corps de royalistes en retraite et présenta bientôt un aspect tout différent, par suite de l'invasion de ces hôtes nouveaux. Des canons, des fourgons de bagages, des convois de cavalerie, circulaient continuellement le long de la route; les tambours et les trompettes sonnaient sans relâche.

On ne rencontrait plus dans les rues, aux portes, aux fenêtres, dans les cours du village, que des groupes de militaires: chaque chaumière avait pris l'aspect d'une caserne où l'œil n'apercevait que des armes et des équipements de guerre; on abattait par réquisition tous les bestiaux pour l'entretien des gamelles; les jardins et les vergers étaient mis à sec par les maraudeurs; tout, en un mot, offrait l'aspect du trouble et

des désastres qui résultent d'une occupation militaire mal réglée.

Le seigneur du village, après avoir échappé à des dangers sans nombre et payé bravement sa dette à la cause dont il s'était fait le défenseur et l'apôtre, avait profité d'un instant d'armistice pour retourner voir le toit de ses pères et jouir pendant quelque temps de la douteuse tranquillité que lui promettaient les circonstances. Naturellement, le général commandant et son état-major avaient été logés au château, qui reprit pendant quelques jours son animation d'autrefois. Tout naturellement aussi, Jeannette reprit les fonctions de son ministère et obtint la pratique des officiers de l'armée royale, qui ne marchandèrent guère le salaire de son travail, ce qui lui permit d'amasser de quoi pourvoir aux éventualités fâcheuses que l'avenir paraissait lui promettre.

IV.

LE BLESSÉ.

Une nuit qu'elle avait travaillé plus tard que de coutume pour achever le blanchissage de quelques linges qui devaient être portés le lendemain matin au château, elle entendit tout à coup des coups précipités frappés à la porte de la maison, et ces mots prononcés



précipitamment et à voix basse : « Ouvrez, au nom du ciel, ouvrez pour un chrétien qui se meurt ! » Sachant le village occupé par des troupes armées, elle courut ouvrir sans crainte ; mais aussitôt qu'elle eut entrebâillé la porte, elle recula avec épouvante, en jetant

un grand cri. C'était un soldat revêtu de l'uniforme de la république : il portait la cocarde civique et l'habit des voltigeurs, mais n'avait, à vrai dire, aucun autre signe extérieur de ses opinions ou de sa profession. Il était sans armes et blessé, le repousser eût été un crime. La pâleur de son visage était rendue encore plus effrayante par une large blessure qui traversait son front, un de ses bras était entouré d'une bande de grosse toile blanche ensanglantée et supporté par sa cravate qu'il avait passée en écharpe autour de son cou. Il n'avait ni bas ni souliers, et ses vêtements, troués de toutes parts, étaient souillés de sang, de poussière et de boue. D'une voix pressante et suppliante, il demanda à Jeannette de vouloir bien l'accueillir et refermer la porte : celle-ci s'y prêta sans frayeur ni défiance, car outre l'état déplorable dans lequel il se trouvait, il y avait dans le regard et dans la voix de cet homme, et dans sa demande, une douceur et en même temps un caractère de loyauté et de courage tels, qu'ils avaient subitement gagné le cœur de la jeune fille. Celui, d'ailleurs, qui venait ainsi s'adresser à sa compassion était bien fait pour inspirer des sentiments de bienveillance. Il était jeune, et malgré sa pâleur et la blessure qui le défigurait, on ne pouvait s'empêcher de distinguer la noblesse de sa physionomie et sa beauté mâle et sévère.

Jeannette avait été élevée et avait grandi dans les doctrines du royalisme le plus exclusif ; la seule pensée de se trouver en contact avec un des soldats de ce nouveau pouvoir que la révolution de 89 avait mis sur le trône, et qui avait fait tomber sous la hache de la guillotine la tête de son roi ; avec un des membres de cette armée qui avait porté le fer et le feu dans les provinces de la Vendée, et dont les armes avaient été si funestes à tant de ses amis et de ses proches ; cette seule pensée eût suffi, en d'autres circonstances, pour faire frissonner la pauvre fille, et cependant ce fut avec un sentiment affectueux, dans lequel il y avait plus que de la pitié, qu'elle tendit la main au jeune républicain et qu'elle le fit approcher du foyer. C'est qu'une étrange et puissante transformation venait de s'opérer dans le cœur de Jeannette : elle en sentait les progrès avec un étonnement où il y avait plus de plaisir que de frayeur. A la vue de ce jeune homme si malheureux, si souffrant, les sentiments de sa nature affectueuse, longtemps endormis, venaient de se réveiller tout à coup par une explosion subite et violente : les émotions douces et tendres de son cœur, longtemps dispersées sur un petit nombre d'objets indifférents, venaient de se trouver en contact avec l'élément qui devait les fixer et les concentrer ; si bien que cette pauvre fille qu'un caprice ou une volonté imprescriptible du sort semblait, par l'enveloppe qu'elle avait donnée à son âme, éloigner à tout jamais des impressions du cœur, se sentit tout à coup, et sans s'en rendre compte elle-même, éprise d'une affection involontaire pour cet inconnu. Deux minutes auparavant, elle l'eût repoussé sans remords et livré aux vengeances des royalistes ; maintenant, sans avoir échangé avec lui une seule parole, sans s'inquiéter si le sang qui le couvrait n'était pas celui d'un parent ou d'un ami, elle se serait dévouée tout entière pour lui et eût exposé ses jours pour conserver les siens. Nous ne nous chargeons pas d'expliquer ce phénomène, nous nous bornons à le constater.

V.

QUE FAIRE ?

Lacoste, c'était le nom de l'étranger, raconta en peu de mots à Jeannette qu'il était un des ennemis amenés ce jour-là prisonniers au village ; il était tombé entre les mains des royalistes dans une escarmouche qui s'était engagée la veille au matin à quelques lieues de là ; les siens avaient été battus et il avait été mis, par trois blessures, dans l'impossibilité de fuir ni de

se défendre ; ramené au quartier général du corps vendéen, il avait été soumis à un long interrogatoire par les officiers royalistes, après avoir été jeté dans une méchante mesure sans qu'il sût à quel sort il était réservé ; mais étant parvenu à tromper la vigilance de ses gardiens, il s'était échappé de sa prison improvisée, et il cherchait un lieu de retraite dans le village, quand la lumière qui brillait derrière les volets de la chaumière de Jeannette avait attiré son attention. Il s'était approché, et voyant qu'elle n'avait d'autres hôtes qu'une femme, que cette femme était jeune et



paraissait bienveillante, il s'était hasardé à heurter à la porte et à se confier à sa générosité. Il savait, dit-il, qu'en se risquant ainsi à pénétrer dans la demeure d'une royaliste, il s'exposait à une mort certaine ; mais il avait foi en la bonté peinte sur ses traits et en la pitié qu'inspire à toute âme sensible l'aspect d'un homme souffrant, d'un ennemi désarmé. Il finit en la priant une dernière fois de le prendre sous sa protection, de lui donner un asile, ne fût-ce que pour la nuit, ou de le cacher du moins pendant quelques instants aux ennemis qui peut-être étaient à sa recherche. Il n'y avait pas letemps d'hésiter, et peut-être, l'occasion l'eût-elle permis, Jeannette n'eût-elle pas hésité davantage. Sans répondre à la prière du blessé, elle le prit par la main, et mettant un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, elle l'entraîna précipitamment dans la chambre voisine, où elle le fit asseoir. Puis ayant fait chauffer de l'eau, elle lava les plaies de son front, de son bras et les meurtrissures de ses pieds qui s'étaient déchirés aux pierres de la route, et pansa ses blessures. L'expérience qu'elle avait

acquise dans les services qu'elle avait été appelée à rendre à l'ambulance de l'église lui fut en cette circonstance d'un merveilleux secours. Après avoir accompli ces premiers devoirs, elle courut à la cuisine, en rapporta les provisions qui restaient dans la chaumière, tira du cellier une bouteille de vin vieux, et apporta au blessé un repas improvisé auquel celui-ci fit le plus grand honneur. Jeannette avait, depuis quelques jours, vu assez de blessures pour pouvoir constater que celles du jeune soldat n'étaient que légères, et elle lui promit, s'il était bien prudent, un prompt et complet rétablissement.

Bientôt, soit épuisement, soit fatigue, soit surcroît d'émotions, ou influence bienfaisante des soins qu'il venait de recevoir, le blessé sentit les voiles du sommeil descendre sur ses yeux : il en demanda pardon à Jeannette avec courtoisie ; mais elle l'encouragea au contraire à chercher quelque repos, et le vit bientôt s'endormir profondément. Elle le contempla quelque temps avec un bonheur naïf et innocent, et se retira enfin dans la cuisine, où elle s'assit dans le fauteuil

de sa grand-mère, au coin du feu, l'esprit tout préoccupé de cette aventure, des dangers qui pouvaient en résulter et des moyens de les éviter.

La circonstance, en effet, méritait qu'on y réfléchît sérieusement : sous quelque point de vue qu'on l'envisageât, elle présentait des difficultés insurmontables, des obstacles, des précautions à prendre, qu'un rien pouvait en un instant compromettre. Jeannette, en outre, comprenait parfaitement qu'en accueillant chez elle un ennemi de son parti, elle trahissait la cause commune et s'exposait aux reproches et à la vengeance des siens. Mais le sentiment inexplicable qui l'attirait vers ce jeune étranger et la mission de le sauver, qu'elle s'était tacitement imposée dès les premiers moments de son entrée dans la maison, s'élevaient au-dessus de l'esprit de parti, au-dessus du soin de ménager sa réputation, de sauver son honneur et peut-être sa vie. Malgré l'évidence des périls auxquels elle s'exposait, elle et son protégé, elle s'efforçait de se persuader que rien ne pouvait la déterminer à agir avec lui d'une manière différente, et quand son esprit l'eût voulu, elle entendait une voix intérieure lui ordonner impérieusement le contraire, et c'est cette voix qu'elle écoutait. Elle retourna en tous sens pendant cette longue nuit d'insomnie ce grave sujet de méditations, le premier peut-être qui eût jamais occupé si activement son esprit, elle considéra attentivement la situation sous ses différents aspects, et toujours elle lui trouva la même physionomie, toujours au « que faire ? » qu'elle s'adressait à la suite de ses réflexions se présentait pour réponse unique et invariable : « Le sauver. »

Elle s'y résolut donc, et quand les premières lueurs de l'aube parurent, elle se dirigea vers la chambre à coucher occupée par le blessé.

Il dormait encore. Jeannette en éprouva un sentiment de dépit involontaire et irrésistible ; elle espérait, elle eût désiré le trouver éveillé : elle se persuadait que c'était dans l'intérêt de sa sécurité, de sa santé qu'elle avait conçu cet espoir ; mais en réalité c'est qu'elle comptait alors que, ne fût-ce que par reconnaissance, la première pensée de Lacoste eût été pour elle, et qu'en entrant dans la chambre, elle eût entendu des paroles de reconnaissance et d'amitié, de cette voix dont les accents résonnaient encore si agréablement à son oreille.

Jeannette n'osa pas le réveiller et se retira doucement, en ayant soin d'éviter le moindre bruit qui eût pu interrompre le sommeil de son protégé.

VI.

DÉVOUEMENT.

Cependant le jour grandissait, et le gazouillement des oiseaux qui, chaque jour, venaient à la fenêtre de Jeannette saluer son lever de leurs accents joyeux, l'invitèrent à ouvrir les volets de la cuisine et à respirer l'air frais et pur du matin, qui lui apportait, avec ses brises salutaires, les suaves parfums enlevés aux fleurs des jardins voisins. La jeune fille, au contact de cette atmosphère vive et bienfaisante, aux accents de ces délicieuses harmonies de la nature qui se réveille, se laissait aller aux plus douces rêveries, et écoutait les voix intérieures de son cœur qui s'unissaient aux con-

certs des oiseaux. Tout entière au bonheur de vivre, et surtout de ne pas vivre pour elle seule, elle avait perdu de vue et oublié, comme les fantômes d'un songe fâcheux, les dangers qui l'avaient si fort effrayée pendant toute la nuit ; elle se disposait à faire une seconde visite à son protégé, quand elle aperçut un groupe d'hommes armés qui sortaient de la chaumière voisine et qui se dirigeaient vers la maison ; elle ne douta pas un instant qu'ils ne fussent à la recherche du fugitif, et, sans se donner la peine de refermer la fenêtre, d'un bond elle s'élança dans la chambre, tremblante, oppressée, demimorte de terreur ; elle n'eut que le temps de jeter sur le blessé quelques brassées de linge pour le recouvrir et de crier : « Au nom du ciel, ne bougez pas, on vous cherche ! » Puis, sans attendre la réponse du jeune homme, elle étendit en toute hâte une nappe blanche sur sa table et se prit à la repasser avec un fer froid — sans réfléchir qu'il n'y avait pas même, dans la cheminée de la cuisine, de feu qui pût faire supposer qu'elle fût réellement occupée à ce travail.

Il était temps !

La porte, vivement secouée par des bras robustes, venait de céder, et quatre soldats armés de fusils faisaient invasion dans la salle commune.

— Au nom du roi et de la sainte cause, dit celui qui paraissait le chef de l'escouade, n'avez-vous personne de caché dans cette maison ?

— Personne !... balbutia Jeannette, tremblante et agitée.

— C'est ce que nous allons voir !

Et, sans prêter la moindre attention aux réclamations de la jeune fille, ils se dirigèrent vers la première pièce qui s'offrit à leurs regards. La cuisine ne contenait aucun réduit capable de servir de retraite à quelqu'un, et avait été sondée d'un premier coup d'œil d'investigation.

— N'entrez pas ! je vous en conjure, c'est la chambre de ma vieille mère ; ne troublez pas son sommeil, au nom du Dieu sauveur !

Le chef la repoussa assez rudement, et tous quatre pénétrèrent dans la chambre à coucher de la vieille femme, qui, en les apercevant, jeta des cris lamentables et donna tous les signes apparents d'une terreur bien faite pour confirmer les soupçons qu'avaient conçus les soldats ; non qu'ils eussent mis en doute la fidélité de Jeannette, mais ils connaissaient sa bonté et son hospitalité, et la croyaient bien capable d'avoir accueilli un ennemi à cause de son malheur ou de ses blessures, et malgré son uniforme.

La bonne vieille s'était levée, et criait de toute la force de ses poumons. Comme il n'arrive que trop souvent à son âge, la grand-mère avait gagné du côté de l'imagination ce qu'elle avait perdu du côté de la mémoire et du jugement, et son esprit était préoccupé sans cesse depuis quelques semaines par les terreurs révolutionnaires et les dangers d'une invasion ennemie. Croyant son heure arrivée, elle accablait ceux qu'elle appelait ses bourreaux d'injures et de malédictions. Les soldats ne réussirent qu'à grand-peine à lui faire comprendre le but de leur visite et leurs intentions toutes pacifiques ; ce fut alors le tour des protestations indignées et des menaces. Sans s'en inquiéter davantage, ils retournèrent tout l'appartement, fourrèrent leurs têtes dans tous les recoins où l'on eût pu supposer qu'un être humain pouvait se cacher, et la pointe de

leurs baïonnettes là où leurs têtes n'eussent pu pénétrer. Puis, quand ils durent se rendre à l'évidence de l'impossibilité matérielle de la présence du fugitif dans cette place, ils se dirigèrent sans mot dire vers la chambre du blessé.

Le paquet de linge amoncelé dans un coin était assez suspect pour appeler le soupçon et la défiance : aussi les pointes fatales s'abaissaient déjà pour en sonder les profondeurs, quand, fort heureusement pour le prisonnier et pour la pauvre Jeannette, qui, plus morte que vive, se tenait immobile et glacée d'effroi près de la porte, n'osant proférer une parole ni faire le moindre geste, de peur de se compromettre plus encore, sa vieille mère s'interposa en s'écriant, avec une énergique indignation, que le linge qu'ils allaient ainsi déchirer était le linge du général, dont ils savaient bien que Jeannette était la blanchisseuse ; et voyant que cette observation inattendue les faisait hésiter, un instant, elle les menaça de la colère du général, qui, disait-elle, ne laisserait pas impunie cette insulte faite à l'une de ses employées en qui il avait une confiance qu'on était fier de mériter et qui eût dû garantir une maison reconnue pour être fidèle à la sainte cause, d'une aussi odieuse profanation, etc.

Les soldats, surpris de cette sortie imprévue, se regardaient entre eux de l'air d'agents qui craignent d'avoir outre-passé la limite de leurs pouvoirs. Toutefois le chef ne voulait pas non plus laisser échapper, par négligence, par corruption ou par une considération quelconque, une occasion de signaler son dévouement à la chose publique ; n'osant porter la main sur les effets de son chef supérieur, il lança un dernier et profond regard d'investigation qui embrassa tous les recoins de la chambre pour venir se fixer sur Jeannette et sa grand-mère. La contenance de celle-ci défiait tout soupçon, l'état pitoyable de la première le désarmait ; la vieille femme avait un air d'innocence indignée, trop naturel pour être joué, et il eût fallu être un physionomiste plus habile que ne l'étaient les paysans enrôlés de la Vendée, pour découvrir dans la figure de notre héroïne les traces de la vérité dont le terrible secret pesait sur elle.

En définitive, les soldats se retirèrent, non sans avoir aligné quelques grandes phrases sacramentelles sur l'inflexibilité du devoir et la tyrannie de la discipline militaire, dont la moindre violation aurait appelé sur leurs têtes les plus rigoureux châtimens ; et avant la nuit, toute poursuite relative à Lacoste avait cessé dans le village, car des devoirs plus importants ré-

clamaient la présence des soldats de la cause royale.

Toute la journée, la mère adoptive de Jeannette fut en proie à des spasmes nerveux qui se terminèrent par un abattement et une prostration complète, et la retinrent au lit plusieurs jours. Jeannette, on le devine, en profita utilement pour s'occuper de son blessé, auquel elle s'attachait bien plus encore depuis les scènes de la terrible matinée, et ses remerciements si touchants et si sincères, et ses serments de lui rendre ses bienfaits avec usure, qui en avaient été la suite.

Nous disions que des devoirs importants appelaient ailleurs les soldats de la Vendée. En effet, le matin même, des émissaires envoyés en éclaireurs pour surveiller la marche de l'ennemi, étaient venus annoncer l'approche de la grande armée républicaine, renforcée de toutes les

troupes que la Convention avait levées chez les volontaires de l'armée du Rhin, qui arrivaient animés par de précédentes victoires et précédés de la terreur que provoquait leur réputation d'invincibles. Le conseil de guerre des chefs vendéens, réuni en toute hâte, avait désigné le village comme point central de ralliement pour toutes

les troupes. C'était en effet l'endroit le plus favorablement disposé pour y risquer une action générale et décisive, qui pût fixer pour longtemps, sinon pour toujours, le sort de la Vendée. Le caractère des nouveaux ennemis et leur renommée exigeaient d'ailleurs qu'on pût, sinon l'emporter, du moins disputer longuement et faire payer bien cher la victoire. D'après les calculs des chefs, l'engagement devait avoir lieu sous peu de jours ; l'ennemi était loin encore, et il fallait l'attendre sans faire un pas à sa rencontre.

Déchargée momentanément des occupations de blanchissage qui lui venaient du château et qui la forçaient à de fréquentes sorties, dont la moindre était pour elle une source de mortelles angoisses, Jeannette put veiller sans relâche au rétablissement de Lacoste. Délivrée de la crainte de le voir découvert par les royalistes, elle était loin d'être rassurée du côté de sa grand-mère, à qui le moindre hasard pouvait tout révéler ; et qui sait ce qui en serait advenu ?

VII.

AUX ARMES !

L'état de Lacoste devenait de jour en jour plus satisfaisant : ses blessures étaient presque cicatrisées, il ne lui restait plus qu'un affaiblissement très grand et une sorte de fièvre intermittente qui lui imposait



un repos absolu. Le jour il restait caché dans le grenier de la chaumière, sous un tas de fagots; parfois, la nuit, il se hasardait, appuyé sur le bras de Jeannette, qu'il avait prise insensiblement en affection, — mais de cette affection qu'on porte à toute créature à qui l'on sait gré de s'être rencontrée à point nommé pour vous être utile ou agréable — il se hasardait à faire quelques pas dans le jardin, seulement pendant les nuits bien noires, et aux heures où l'on savait que les patrouilles royalistes étaient loin. Puis, rentrant au logis, il s'asseyait à une table préparée en toute hâte et où venaient s'entasser les provisions de toute la maison, dont le convalescent ne laissait pas de faire une notable consommation. Ce n'était pas un des moindres sujets d'étonnement pour la vieille mère de Jeannette, que cet accroissement subit d'appétit qui s'était déclaré en elle depuis les derniers événements, et dont, chose bien plus étrange encore! les effets ne se faisaient généralement sentir que la nuit, et portaient principalement sur des aliments dont jusque-là Jeannette n'avait pas fait grand cas, ou même pour lesquels elle avait une aversion marquée.

Cependant le moment approchait où Lacoste devait mettre à exécution le projet qu'il avait formé dès la première nouvelle de l'arrivée des républicains dans le pays : celui de rejoindre ses compagnons d'armes et



de se mettre à même de rendre peut-être bientôt, disait-il, à Jeannette la protection et le secours qu'elle lui avait si généreusement offerts. En vain la jeune fille lui représentait-elle l'inutilité, ou du moins le peu d'urgence qu'il y avait à se jeter au-devant d'un péril certain auquel il venait d'échapper comme par miracle, et essayait-elle de le retenir, Lacoste était iné-

branlable; il protestait bien sincèrement de ses regrets, lui jurait une éternelle reconnaissance, un perpétuel souvenir de ses bienfaits et de sa tendre bonté, mais il finissait toujours par déclarer qu'il lui tardait de se trouver mêlé à la grande action qui devait bientôt se livrer, et ajoutait que, dans tous les cas, il se souciait fort peu, en cas d'arrivée des conventionnels dans le village, d'être découvert par ses camarades, caché sous des monceaux de linge dans le grenier d'une blanchisseuse.

Les préparatifs de l'engagement tiraient à leur fin des deux côtés. Les royalistes, qui avaient, comme nous l'avons dit, établi leur quartier général et le centre de leurs opérations dans le village, avaient renforcé leur position par tous les moyens imaginables. Sur tous les points élevés des terrains environnants qui ceignaient comme d'une couronne le vallon où était situé le village, on avait bâti à la hâte, d'espace en espace, des redoutes fortifiées où l'on avait hissé quelques canons; les ruisseaux qui descendaient de montagnes avaient été endigués et éclusés à des endroits donnés, où ils formaient des réservoirs capables, en cas de retraite, d'inonder une grande partie du territoire et d'empêcher l'action des ennemis. En un mot, rien n'avait été négligé pour opposer aux bleus tous les obstacles matériels et physiques possibles, et leur donner à combattre la nature, afin de ménager d'autant les forces vivantes de l'armée, dont le courage, il est vrai, était toujours le même, l'ardeur égale, mais dont l'expérience et la tactique n'avaient pas fait, pendant le dur apprentissage des dernières années, un pas dans la voie du progrès. Toute leur science militaire consistait à frapper fort et dur, qui avec une arme, qui avec un fusil, qui avec un bâton, à hacher, assommer le plus d'ennemis possible, mais ils n'entendaient encore presque rien aux combinaisons de la stratégie.

Cependant l'ennemi s'était insensiblement rapproché du village, et bientôt il s'avança presque jusqu'au pied des redoutes. Les troupes royalistes, renforcées de divers corps de volontaires accourus à l'heure suprême, étaient sur la défensive, dans l'attente du terrible jour qui se préparait. Un soir, les manœuvres des lignes républicaines qui s'étendaient dans la plaine et disposaient leurs bataillons, donnèrent clairement à entendre que le soleil du lendemain éclairerait une sanglante journée.

Jeannette, qui était à l'affût du moindre bruit, vint apporter en toute hâte cette importante nouvelle à Lacoste, qui l'attendait pour rejoindre ses compagnons d'armes. Elle le trouva équipé de toutes pièces et prêt à quitter sa retraite à tout hasard pour rejoindre l'armée ennemie. Jeannette n'essaya pas de le retenir; elle savait combien sa résolution était inébranlable et combien tous ses efforts pour la combattre auraient été vains; d'ailleurs, la certitude, si longtemps retardée, lui était dans ce moment suprême la force même d'articuler une parole, un reproche pour le retenir.

Enfin, la nuit était arrivée, nuit obscure comme celle pendant laquelle le blessé était venu, mourant, lui demander un asile; la pluie tombait par torrents et le vent soufflait avec violence, comme si tout conspirait dans la nature pour favoriser le départ du jeune soldat. La vieille mère s'était retirée dans sa chambre,

le repos des fatigues... Jeannette... et cela... mes pertes sous... Jeannette, maltrist... pour prendre ce... de la coméd... de ses... Il la refusa... elle assista ave... vil regret de son... sur sa poitr... à la perdre, puisqu... dessein. Il n... à la perdre... de la pauvre fille... mouvement si pur, et ses projets de départ... et devenir la co... de sa faiblesse... le moment du départ... le désespoir tou...

VIII
BATAILLE!
de son terrible et sang... d'échapper au loin... couronnant la plaine, e...

où sans doute elle se reposait des fatigues de la journée. Lacoste se disposa à sortir. Jeannette à ce moment ne put résister à son émotion, et éclata en sanglots. Quelques larmes aussi perlaient sous les paupières du jeune homme ; mais bientôt, maîtrisant cet instant de faiblesse, il se leva pour prendre congé. Jeannette alors ouvrit un tiroir de la commode, en tira une bourse assez ronde, fruit de ses économies des derniers temps, et la lui offrit. Il la refusa du geste et sans proférer une parole ; mais elle insista avec tant d'unction, elle témoigna un si vif regret de son refus, qu'il finit par l'accepter et la plaça sur sa poitrine, en disant : « Eh bien, soit, je la prends, puisqu'il le faut ; mais pour vous la rapporter demain. » Il n'eût sans doute à aucun prix consenti à la prendre, s'il eût su que c'était là tout le trésor de la pauvre fille, ou peut-être, en présence d'un dévouement si pur, si désintéressé, eût-il renoncé à ses projets de départ, pour rester, comme elle l'en priait, et devenir la consolation de sa solitude et l'appui de sa faiblesse.

Quoi qu'il en soit, le moment du départ était arrivé. Lacoste vit avec peine le désespoir touchant de Jean-

nette ; cependant l'impatience qu'il avait de partir n'en diminuait point, au contraire. Il y avait loin, en effet, de l'affection, toute de reconnaissance, qui le liait à Jeannette, à l'affection qui s'établit d'ordinaire entre jeunes gens. Cependant, en face de cette douleur si vive et si touchante, il hésitait à donner le signal du départ. Jeannette comprit ce sentiment délicat ; elle fit un effort désespéré et ouvrit résolument la fenêtre. Lacoste profita aussitôt de la permission, et d'un bond s'élança dans le jardin. Elle lui indiqua le chemin du petit bois où il espérait traverser sans obstacles les lignes royalistes ; il saisit avec empressement la main qu'elle avait étendue pour lui montrer sa route, la pressa vivement sur ses lèvres en murmurant : « Dieu vous bénisse et vous protège, ma sainte bienfaitrice ; attendez-moi demain ! » Elle balbutia un triste adieu, et vit Lacoste disparaître dans l'obscurité, où bientôt le bruit de la pluie, qui tombait toujours par torrents, couvrit bientôt celui de ses pas ; puis, comme si elle avait épuisé sa force et son courage, elle se laissa retomber anéantie sur sa chaise, en versant un torrent de larmes.



VIII

BATAILLE !

Le lendemain se leva terrible et sanglant. Le premier rayon du soleil fit étinceler au loin les baïonnettes et les sabres qui couvraient la plaine, et fut salué de

décharges de mousqueterie et de coups de canon. Jeannette, qui depuis le départ du soldat était restée dans le même état de torpeur et d'insensibilité, se sentit réveillée tout à coup et rappelée à la conscience de la réalité. Elle fut surprise de se trouver à cette place, elle ne se souvenait pas d'avoir cédé au sommeil. Une

seule pensée était vivante en elle, dominait tout son être et absorbait toutes les facultés de son esprit : « Lacoste était parti ! » Puis, en manière de consolation, venait se placer dans sa mémoire le souvenir des douces paroles que lui avaient adressées le jeune homme à son départ : « Attendez-moi demain ! » Son premier mouvement fut de courir à la fenêtre, dans l'espoir qu'une circonstance fortuite ou peut-être un regret tardif l'aurait ramené. Le jeune homme n'était pas là ! où donc était-il ? Avait-il pu parvenir à tromper la vigilance des soldats de l'armée royale et à rejoindre le camp républicain ? Quel accueil avait-il reçu de ses compagnons d'armes ? Ne l'avait-on pas repoussé ou puni comme un déserteur ou un traître, ou mis à mort comme un espion, sans vouloir le reconnaître ? Toutes ces questions, toutes ces craintes se pressaient en foule dans son esprit. Et à toutes ces questions une seule voix répondait énergiquement et avec un bruit bien caractéristique : c'était la voix du canon qui grondait sans relâche et faisait comprendre qu'en ce moment le sort des deux partis se décidait. Une idée aussi vint bientôt dominer toutes les autres. Si Lacoste n'était pas mort, il devait avoir rejoint son corps d'armée, il devait

être sur le champ de bataille : qu'y faisait-il ? quel était son sort ? Si un boulet venait le frapper, ne serait-il pas piétiné vivant sous les pieds des chevaux ou des soldats ? Concevoir cette crainte et s'assurer si elle était fondée, ce fut pour Jeannette l'affaire d'un instant. Sans prévenir sa vieille mère, elle sort en toute hâte de la maison et se dirige vers une colline voisine d'où la vue s'étendait au loin sur la plaine où les deux armées se livraient un terrible combat. A peine arrivée au sommet de la colline, elle entendit de grands cris de joie et de triomphe : le cœur lui battit avec violence ; elle n'eût pu décider en ce moment pour lequel des deux partis elle faisait des vœux. Son incertitude fut courte ; elle aperçut bientôt les femmes du village, réunies sur une colline rapprochée, et agitant leurs mouchoirs avec de vives démonstrations de joie ; au fond de la vallée, au milieu d'un épais nuage de fumée, elle vit un corps de Vendéens culbutant les lignes républicaines et balayant devant eux tout ce qui tentait de leur résister. Évidemment le ciel favorisait les armes de ses frères. Mais Lacoste ?...

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Il fut un temps où l'ignorance était comme un titre d'honneur. En ce temps-là, un chevalier se faisait gloire d'ignorer les premiers éléments de l'alphabet, et de laisser aux clercs et aux moines le vain privilège d'écrire et de signer leur nom. A l'heure qu'il est, les grands seigneurs s'honorent de sacrifier aux muses, et les princes ne rougissent plus de s'élever au rang d'artistes. Ce préambule de circonstance me conduit tout naturellement à vous parler de *Sainte-Claire*, l'opéra nouveau de Son Altesse le prince de Saxe-Cobourg.

On n'ignore pas que cet ouvrage, représenté originairement en Allemagne, n'est arrivé à Paris qu'en passant par Bruxelles, où il obtint un certain succès. Dire que *Sainte-Claire* est une œuvre de premier ordre, digne de rivaliser avec les créations des maîtres, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *la Juive*, *Guillaume Tell*, *la Favorite*, ce serait faire, à l'égard du noble maestro, acte de courtisan plutôt que de critique. Bornons-nous donc seulement à reconnaître, avec la presse sans prévention, que sa musique est meilleure qu'on n'était en droit de l'attendre d'un homme qui n'en fait point son état. Quant au poème, nous n'en dirons rien, de crainte d'avoir trop à en dire.

Le seul détail à louer sans restriction aucune, c'est, on peut le dire, l'exécution. Roger s'est surpassé dans le rôle principal, et ce n'est pas sa faute si le succès n'a pas égalé celui du *Prophète*. Mais, comme disait Grassot à feu M. Bayard, un jour que celui-ci l'avait chargé d'un méchant rôle dont il lui reprochait de ne pas savoir tirer parti :

« Vous me donnez une queue de lapin, vous voulez que j'en fasse une gibelotte. »

On dit que, comme témoignage d'une gratitude bien légitime, l'auguste compositeur aurait fait hommage à l'illustre ténor d'une tabatière enrichie de brillants, et l'on ajoute que celui-ci aurait cru devoir refuser le présent, en

écrivant au donateur que quelques lignes de sa main l'auraient flatté bien davantage : « N'appartiendrait-il pas, ajoutait-il, à un prince artiste de rompre avec les préjugés, en décorant l'art dramatique dans la personne d'un de ses interprètes ? » Il est certain qu'abstraction faite de toute opinion préconçue, on peut s'étonner de voir l'artiste sur lequel reposent le poids et l'honneur du succès, exclu d'une faveur qu'on prodigue au directeur, au chef d'orchestre, voire même au metteur en scène ? Pourquoi donc le talent qui donne l'âme et la vie aux œuvres musicales, l'art auquel nos sens doivent les plus nobles et les plus pures de leurs jouissances, serait-il, en ce qui concerne les distinctions dues au mérite, un brevet d'indignité ?

L'Opéra-Comique, mis en goût par le succès de la *Galatée*, revient de temps en temps à la mythologie. *Deucalion* et *Pyrrha* sont un emprunt fait à la Fable, bien entendu avec les modifications commandées par la circonstance. *Deucalion*, c'est Arlequin ; *Pyrrha*, c'est Colombine, tous deux seuls héritiers du genre humain exterminé par le déluge. Il va sans dire que la pièce n'est qu'un long tête à tête égayé par de charmants détails, des lazzi amusants, des mots remplis d'esprit, le tout accompagné d'une musique vive et piquante, telle que M. Montfort sait la faire. Mocker et mademoiselle Lemercier ont lutté de gaieté, de verve et de malice : les jolis vers de MM. Barbier et Carré ont gagné cent pour cent à passer par la bouche de ces excellents comédiens.

Pour en finir avec la musique, annonçons en deux mots l'ouverture de l'Opéra italien. L'inauguration s'est effectuée sous les auspices de Rossini : on a donné *Mosè*, tel qu'il est représenté à l'Opéra français. L'exécution s'est ressentie du trouble d'un premier début ; attendons la nouvelle troupe à une affaire plus décisive.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.